

CXXXIII. — A L'ASSAUT

Le pont-levis dressé, un fossé profond entourant les murs reconstruits et exhaussés de la tour d'Avenel, ses défenseurs étaient désormais comme séparés du reste du monde.

Il fallait maintenant, encore ! défendre de toute atteinte, de toute souillure le drapeau d'Écosse, ou mourir !

Le chef des partisans chargés d'envahir les domaines du chevalier d'Avenel et de détruire ses remparts avait ralenti sa marche en apprenant l'insuccès de ses cavaliers.

La tenue de combat à la fois hardie et prudente des Écossais lui montra qu'il avait affaire à des adversaires sérieux.

Arrêtant d'abord ses hommes, il prit toutes les dispositions que lui commandait l'expérience, puis reprit son mouvement en avant.

Ses éclaireurs, paraissant bientôt devant la tour d'Avenel, allèrent lui apprendre que le pont-levis était levé et que ses défenseurs s'étaient renfermés derrière leurs murailles.

L'Anglais crut voir là un indice de pusillanimité de la part des vétérans d'Avenel.

— Par la Bible ! jura-t-il, est-ce que je me serais abusé sur la valeur ou le nombre de ces va-nu-pieds, puisqu'ils se sont terrés avec une telle précipitation ?

Il désignait les Highlanders par ce terme de mépris, à cause de leur vêtement particulier et d'un effet si pittoresque, qui laisse, à partir du genou, leur jambes nues.

Va-nu-pieds, titre héroïque comme celui de *gueux* donné aux paysans des Flandres qui longtemps luttèrent pour l'indépendance de leur patrie contre les troupes de Charles-Quint.

Et il continua à s'avancer avec la même prudence cependant tandis qu'il détachait un certain nombre de ses fantassins, pour couper des fascines et confectionner à la hâte des échelles d'assaut au cas où un point faible dans les fortifications lui permettrait de tenter une attaque immédiate.

Arrivé devant la tour, il fit arrêter ses hommes hors de la portée des flèches.

Entourée d'une escorte suffisante pour le protéger contre un coup de main des assiégés, il commença l'inspection minutieuse des remparts.

Mais le chevalier d'Avenel avait sagement pris ses précautions et Martin avait consciencieusement achevé les travaux de son maître.

— Ces montagnards du diable se sont enfermés dans une véritable bastille, grommela-t-il quand son inspection fut terminée. Et lord Somerset ne se doute certainement pas du temps que peut durer ce siège à moins que je ne réussisse dans un coup de surprise.

Habitué aux guerres d'aventures auxquelles ses compagnons étaient plus aptes qu'aux sièges réguliers, il avait songé, dès son arrivée, à quelque ruse.

Il commença d'abord par essayer de parlementer, ayant commandé à ses lieutenants de foncer sur la première porte qui serait ouverte, au cas où les Écossais se laisseraient prendre à ses avances.

Mais Martin lui répondit du haut des remparts qu'il commençait par repasser la Tweed.

Il n'y avait donc pas moyen de réussir de ce côté.

Rumskorff, le capitaine anglais, fit semblant d'hésiter pendant deux jours.

Durant ce temps, une grande partie de ses hommes, envoyés dans les bois, hors de la vue des Écossais, continuaient à abattre des fascines et à faire des échelles.

Il avait donné l'ordre de fabriquer également deux énormes béliers et un pont volant afin de jeter à bas la poterne et de s'introduire par là dans la forteresse.

Et le soir du deuxième jour, ayant feint de renouer les négociations et de se résigner ensuite à la première des conditions posées par le commandant de la tour, il donna le signal du départ.

Les Écossais n'osaient croire encore à leur délivrance, à leur bonheur, attendant le lendemain, le lever du soleil, pour se réjouir sans réserve, mais s'abandonnaient déjà à l'espoir.

En réalité, les Anglais s'étaient éloignés tout juste assez pour tromper leurs adversaires.

Le jour n'avait pas encore paru que les ennemis revenaient en foule, essayant de combler les fossés de fascines à cinq ou six endroits, attaquant de partout, afin d'émietter, d'affoler la défense.

En même temps, un énorme bélier, fait d'un seul tronc d'arbre roulant sur deux roues improvisées, commença à battre la poterne.

La garnison dormait encore,

Réveillée aux cris des sentinelles, elle se porta aussitôt aux remparts.

— Les fourbes ! murmura Martin. Comme j'ai eu raison de ne point oser les croire. Trompettes, sonnez le combat. Sonnez de toutes vos forces !

Et, bouclant son épée, il s'élança vers les créneaux, cherchant à voir dans la clarté encore incertaine.

Mais le martèlement régulier du bélier sonnait, menaçant et sinistre.

Des archers appelés en hâte sur le haut de la citadelle envoyaient leurs flèches au hasard dans la direction où paraissaient être les ennemis, ne pouvant viser, dans la demi-obscurité.

Martin commanda d'entasser de la terre, des pierres, derrière la poterne.

Son ordre commençait à peine à être exécuté, lorsqu'un craquement terrible retentit : un des épais madriers de chêne de la poterne venait de céder sous les coups formidables de la machine de guerre.

Les Anglais l'avaient entendu aussi : une nouvelle poussée du lourd bélier emporta tout, le bois, les ferrures, crevés, arrachés.

Une clameur enivrée échappa aux assaillants, et ils lancèrent aussitôt la passerelle qu'ils avaient préparée à cette intention.

— Suivez-moi ! lança le vieux Martin d'un accent désespéré aux Écossais les plus proches de lui. A la rescousse !

Il fallait empêcher coûte que coûte les ennemis de franchir la poterne.

Quelle déchirante douleur en effet, pour le vieillard, de voir tomber ainsi presque sans coup férir, aux mains de ses ennemis, la citadelle que son maître avait confiée à sa vigilance.

Il le sentait, il ne survivrait pas à un tel malheur, et il était résolu à se faire tuer plutôt en défendant l'entrée menacée.

Les Anglais, enivrés par ce premier succès, étaient parvenus à faire mordre leur pont volant sur le seuil de la poterne.

Et ils s'y jetèrent en foule.

Mais ils rencontrèrent les vétérans et leur chef : rien que des têtes grises, des âmes trempées pour le sacrifice et la mort.

Martin et les hommes qui l'avaient suivi luttèrent de toutes leurs forces et le sang coulait déjà.

Plus d'un Anglais avait roulé au fond du fossé, mais d'autres les remplaçaient, Rumskorff, leur capitaine, les encourageant à l'assaut d'une voix terrible.

Ceux des partisans chargés de fascines en jetaient dans le fossé et dressaient, sur leur appui, des échelles d'assaut.

De partout, on luttait. Pas d'espoir pour le commandant de la forteresse d'être secouru, chacun combattait de son côté.

Et pour comble d'infortune, le vieillard, ayant plus de cœur que de vigueur physique, sentait ses forces l'abandonner.

Hélas ! si le chef venait à défaillir, qu'allait faire autour de lui ceux que son exemple devait soutenir ?

Martin laissa pendre au bout de son bras son épée trop lourde, promenant sur les assaillants un regard déchirant.

Ces derniers s'aperçurent de sa faiblesse.

Un hurrah formidable jaillit de leur gorge, et ils se ruèrent ensemble sur le pont.

Une tête caractéristique, aux bajoues puissantes, aux yeux saillants, au front tonsuré, se pencha alors au-dessus du créneau.

C'était frère Jacques, le chapelain.

En sueur, ayant déjà combattu par ailleurs, il accourait là où les cris qui s'élevaient lui indiquaient que la bataille était le plus acharnée.

Il vit l'élan furieux des Anglais, entendit au-dessus de lui les piétinements des derniers défenseurs de la poterne, et un souffle bruyant distendit sa forte poitrine.

À quelques pas, se trouvait un de ces morceaux de rochers disposés de place en place sur le rempart pour être jetés sur les assaillants.

Il se baissa, souleva un bloc énorme, la charge de deux hommes, et le lança par-dessus le rempart sur la passerelle qui craqua, à demi-crevée.

Frère Jacques se baissa encore, une nouvelle masse arriva sur le pont, entraînant plusieurs assaillants dans le fossé.

Le chef anglais poussa un cri de rage cherchant d'où venait ce secours inattendu donné aux défenseurs.

Et d'un geste furieux, il désigna frère Jacques à ses archers.

Une nuée de flèches partit sans l'atteindre.

Insensible au péril, le moine jetait sur les ennemis d'énormes blocs de rochers.

Son intervention avait donné au vieux capitaine de la forteresse le temps de retrouver ses forces.

— Hardi, amis ! cria-t-il à ses compagnons. Aide et secours nous arrivent. Luttons pour l'Écosse, pour Avenel !

— Écosse ! Avenel ! jusqu'à la mort ! répondirent les vétérans.

— L'Écosse va être asservie comme vont être rasées les murailles ! répliqua le chef des partisans, blême de colère.

Et il se jeta lui-même vers le pont, décidé à en finir et à emporter la résistance d'un seul coup.

Il n'eut pas le temps de l'atteindre.

Le moine venait de découvrir, sous les autres pierres, un véritable quartier de roc : il le balança un moment en l'air, cherchant sa place.